

Cris et chuchotements

La détresse et l'enchantement

Cries ans Whispers / Viskningar och rop, Suède, 1967, 1 h 28

Mario Patry

Number 281, November–December 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67886ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Patry, M. (2012). Review of [Cris et chuchotements : la détresse et l'enchantement / *Cries ans Whispers / Viskningar och rop*, Suède, 1967, 1 h 28]. *Séquences*, (281), 37–37.

Cris et chuchotements

La détresse et l'enchantement

Il y a des films dont on sort du visionnement bouleversé, ému, et surtout grandi. C'est le cas du dernier film de l'époque «esthétisante» d'Ingmar Bergman, **Cris et chuchotements**, son plus grand succès public depuis **Le Silence** (1963). L'on a beaucoup glosé et, curieusement, comparé Bergman, cinéaste apollinien, avec Federico Fellini, cinéaste dionysiaque, par leur caractère profondément poétique et onirique, et leur questionnement spirituel. Henri Delacroix affirmait, à cet égard : «Si la poésie est dionysiaque par ses origines, elle est apollinienne dès qu'elle est en poésie.»

MARIO PATRY

Réalisateur et scénariste suédois, Ingmar Bergman est né le 14 juillet 1918 (fête nationale de la France) à l'hôpital universitaire d'Uppsala, à 80 kilomètres de la capitale, Stockholm, et est décédé le 30 juillet 2007 dans l'île de Faro, à 89 ans. Cinéaste prolifique, il a tourné pas moins de 33 longs métrages de 1945 à 1972, entrecoupés par de nombreuses mises en scène théâtrales. Le tournage de **Cris et chuchotements** s'étale sur 42 jours, du 7 septembre au 29 octobre 1971, dans un manoir imposant de Taxinge Näsby, près de Mariefed dans le quartier Mälär (à l'ouest de la capitale), avec un modeste budget de 400000 dollars (un million de couronnes), et sort en primeur mondiale à New York, le 21 décembre 1972, soit il y a exactement 40 ans, et en Suède, le 5 mars 1973. Une anecdote fameuse rapporte qu'un distributeur aurait frondeusement affirmé au réalisateur : «Vous devriez nous payer pour avoir regardé votre film en entier.» Il est toujours amusant de constater à quel point des gens de cinéma peuvent manifester autant de manque de sens visionnaire que d'arrogante mesquinerie. Comme quoi, nul n'est prophète en son pays...

Le film va connaître 235934 entrées dans son pays d'origine (alors qu'un triomphe public dans les pays scandinaves se mesure à partir de 400000 entrées, comme au Québec), mais le film connaît un immense succès d'estime à l'échelle internationale, dans les salles d'art et essai, et en reprise dans les cinémas de répertoire, comme au Cinéma Outremont et au Cartier. Lors d'une conférence de presse qu'il tint après la projection du film au Festival de Cannes, Bergman déclara : «Il y a quelques années, j'eus la vision d'une grande pièce tendue de rouge, dans laquelle trois femmes toutes de blanc vêtues chuchotaient entre elles»¹. L'intrigue, qui est comme toujours d'un grand dépouillement, se résume dans le passage entre la peur de la mort d'une jeune femme qui se transforme dans la peur de vivre de la femme adulte, thème qui recoupe étonnamment **Mon oncle Antoine** de Claude Jutra.

Dans cet immense et somptueux château tapissé de rouge (mais vide d'amour et de tout sentiment authentique), une femme atteinte de cancer, ne trouve de réconfort qu'entre les bras de sa servante, qui conservera de façon symbolique, son journal intime, après le départ de sa maîtresse, alors que ses soeurs, égoïstes et repliées en elles-mêmes, n'en veulent qu'à ses biens. L'on retrouve chez Bergman, la «mystique de la bourgeoisie», commune à l'oeuvre de François Truffaut, mais le choc visuel provient du contraste entre les couleurs chatoyantes de l'intérieur et les paysages d'automne nordiques, qui ne sont pas sans rappeler les couleurs d'octobre au Québec. Le chef d'oeuvre de Bergman valut d'ailleurs l'Oscar de la meilleure



Le passage entre la peur de la mort et la peur de vivre

photographie à Sven Nykvist en 1973, le plus proche collaborateur de ce génie du Nord. Truffaut a résumé la portée philosophique et artistique du film dans une formule d'une saisissante vérité : «Cela commence comme *Les Soeurs* de Tchekhov, et se termine comme *La Cerisaie*; entre les deux cela ressemble à du Strindberg»². L'on pourra, bien sûr, nous reprocher une certaine nostalgie, il s'agit en fait d'une «nostalgie athée», pour le cinéma des années 60 et 70, mais le problème provient, surtout, du fait que le cinéma a si peu évolué depuis les 40 dernières années, il a plutôt régressé... Tout semblait possible dans ces années remplies d'espoir et porteuses d'avenir. Et tout d'un coup, tout s'est effondré brutalement, sans crier gare. Le cinéma, comme la civilisation occidentale tout entière, s'est orienté vers un processus d'implosion. La condition *sine qua non* de la reprise de cette progression passera inévitablement par l'analyse et l'assimilation du cinéma de cette époque charnière et cruciale. ☉

¹ Peter Cowie. *Ingmar Bergman: biographie critique* (Paris: Seghers, 1986), p. 295.

² Roger W. Olivier (sous la direction de). *Ingmar Bergman: Le cinéma, le théâtre, les livres* (Rome: Gremese, 1999), p. 55.

■ **CRIS AND WHISPERS / VISKNINGAR OCH ROP** | Suède 1967 — **Durée**: 1 h 28 — **Réal.**: Ingmar Bergman — **Scén.**: Ingmar Bergman — **Images**: Sven Nykvist — **Décors**: Marik Vos Lundh — **Mus.**: Pierre Fournier (cello) — **Cost.**: Marik Vos-Lundh — **Mont.**: Siv Lundgren — **Int.**: Harriet Andersson (Agnès), Ingrid Thulin (Karin), Liv Ullman (Maria), Kari Sylvan (Anna, la servante), Erland Josephson (le médecin), Henning Moritzen (Joakim), Andres Ek (le pasteur). — **Prod.**: Lars-Owe Carlberg — **Dist./Contact**: Criterion.